

Tout ce dernier mois de mai, Arles a été en rumeur. A l'occasion d'un concours régional, Arles l'illustre et la silencieuse a pensé voir revivre les plus beaux jours de son passé. D'où a soufflé pour elle ce vent de régénération? Des progrès agricoles, sans doute — ils ont métamorphosé en vingt ans la Camargue et la Crau elle-même, — du Félibrige aussi, qui lui a rendu la conscience de sa dignité autonome, le sentiment de la beauté de son terroir et de sa race, l'orgueil des monuments de son histoire, de son vieil honneur éclipsé.

Car la perpétuation de la vie dans un cadre antique, aimanté de gloire et classique autant que les plus fameux, fait du doux pays d'Arles une oasis privilégiée de la Joie, cette énergie du Rêve, dans le royaume de Gai-Savoir que garde au monde la Provence.

Une théorie de nobles fêtes vient donc de se dérouler *en Arles*, dont le caractère de santé lumineuse et pourtant mystique évoque les fastes légendaires d'Olympie et de Delphes.

Nous ne dirons rien de l'immense foire, de la cavalcade historique, de la ferrade, de la fête des gardians de Camargue, des jeux et concours qui, tout un mois, ont divertit et passionné les Arlésiens.

Les seules manifestations «scéniques» de ces fêtes, nous arrêteront.

Aussi bien furent-elles incomparables pour avoir, dans le décor des plus célèbres monuments, résumé l'évocation de tout le passé d'Arles. Le Théâtre antique, les Arènes et le Cloître de Saint-Trophime, c'est Arles grecque, romaine et chrétienne. J'ai consacré jadis bien des pages d'amour au triple sortilège qui, des ruines d'Arles, émane rayonnant sur la beauté toujours vivante. Telle apparut aux Arlésiens d'il y a deux cents ans, leur *Vénus*, sans bras comme sa sœur de Milo, mais encore toute puissante sous la nudité radieuse du marbre palpitant.

Et quels monuments que ceux d'Arles, même auprès de Rome et d'Athènes!.. Entrons aux Arènes, d'abord, dont la vaste enceinte ne laisse // 335 // pas de déconcerter. Dans sa plus grande époque, Arles n'eut guère que 100,000 habitants. (Encore ce chiffre semble-t-il excessif.) La science moderne estime que ces amphithéâtres étaient construits pour recevoir la moitié de la population. Celui d'Arles eût admis 50,000 spectateurs, celui de Nîmes 40,000, et 12,000 celui de Fréjus... Mais un argument politique apparaît plus probant encore. Rome sans doute songeait à soustraire ses armées conquérantes à cette oisiveté du lendemain de la victoire, qui engendrait le pillage et la débauche et la révolte. On bâtissait partout et au delà du nécessaire. On façonnait la colonie à l'image de la métropole pour le prestige du nom romain, et l'indigène était contraint à y coopérer avec les légions.

J'imagine que les Gallo-Grecs de la *Provincia* voyaient sans plaisir les Jeux sanglants dans leurs villes lettrées. La Provence moderne, utilisant ces Arènes, désencombrées des masures et fortifications du moyen âge, a remplacé les combats de gladiateurs par les courses de taureaux. Ces jeux

font l'âme fière, aventureuse, le corps agile et sain. La course landaise ou provençale, d'usage immémorial dans tout le midi de la France, supprime le péril mais non l'attrait d'inquiétude. Jusqu'à ces dernières années, on les produisait seules chez nous. Les courses espagnoles, si populaires à Nîmes et à Toulouse, s'accordent mal avec le tempérament provençal, plus fin et plus sensible que le languedocien. Il est même remarquable qu'on ait toujours vu plus volontiers éventrer les chevaux, voire seulement tuer le taureau, à Nîmes, cité romaine, qu'à Arles, cité grecque. La mise à mort aux Arènes d'Arles y attire surtout les *aficionados* d'Outre-Rhône. Les jeux des gladiateurs étaient de Rome et non d'Athènes.

Mais c'est pour une fête de pure poésie que le populaire impresario d'Arles, M. Fayot, convoquait toute la Provence aux Arènes, le 14 mai dernier. La fleur des jeunes femmes du vaste territoire arlésien était accourue en son costume national, pour entendre *Mireille*, l'opéra de Gounod.

La poésie éternelle de l'idylle mistralienne a été endimanchée, sans doute, par le grand musicien. Mais ces mélodies *franchimandes* ont gardé sur les ailes un peu de la poussière colorée des papillons de Crau. Et puis le doux nom de Mireille qu'elles ont accompagné aux extrémités de la terre, revient de ce voyage de plus de trente années, si tendrement aimé dans son pays!

Après les évocations sublimes du Théâtre antique d'Orange, la reconstitution grandiose de *Déjanire* à Béziers, cette représentation de *Mireille* // 336 // dans l'amphithéâtre d'Arles aura justifié triomphalement la faveur enthousiaste du public méridional pour la rénovation du théâtre en plein air.

La scène, très haut montée à l'extrémité du grand axe de l'amphithéâtre et érigeant ses décors dans le ciel, masque une partie des gradins et empiète d'une quinzaine de mètres sur la piste. A ses pieds, l'orchestre (celui des Concerts classiques de Marseille) et les places de choix. Sur une toile de fond colossale, large de 40 mètres, haute de 30, et qui évoque la Crau pierreuse, jaune, muette, illimitée, avec au loin l'indication de la Méditerranée bleue, vont se dresser les décors spéciaux de chaque acte. C'est, au premier, une plantation de mûriers (des mûriers authentiques); au deuxième, la place de la Major, à Arles; au troisième, le Val d'Enfer, aux Baux; au quatrième, les Saintes-Maries de la Mer.

Mais devant que la toile *tombât* (selon l'usage antique) sur le premier de ces décors, le spectacle était dans les Arènes, saisissant. En dépit d'un ciel gris... remplaçant le *velarium* (que peut-être eût fait regretter un soleil de quatre heures), une foule immense, attentive et joyeuse, frémissante et bariolée, tapissait, du podium au plus haut des arcades, l'inégale et sonore vasque de pierre du vieil amphithéâtre. Tout à coup, un silence dans ce bourdonnement, puis la *Marseillaise*. La foule regarde et applaudit: ce sont les ministres, (MM. Peytral et Viger), avec le cortège des officiels. Mais voici que de claires trompettes aux sons d'argent annoncent du haut des tours sarrasines l'arrivée de quelqu'un de

plus grand que tous ces personnages chamarrés. Et un homme paraît, la canne à la main, simple et souriant sous son feutre de mousquetaire, dont l'entrée familière soulève des hourrahs indéfinis.

C'est Mistral, le vrai représentant de ce peuple, celui qui, depuis quarante ans, lui enseigne son âme. L'œuvre qu'on va représenter ici traduit, en son langage, la plus populaire des créations d'un poète, et tout ce peuple, qui s'y reconnaît, veut témoigner de sa gratitude au sauveur du génie provençal.

L'acte de la Major, surtout, donna libre carrière aux manifestations de cet enthousiasme.

Une farandole indigène, substituée à l'*arrangement* de Gounod, était dansée par d'authentiques farandoleurs et farandoleuses — le conservatoire de Barbentane — accompagnée, au centre, par la musique de Maillane, et encadrée par deux tambourinaires immobiles à chaque extrémité de la scène. Des houles d'acclamations s'élevèrent, à l'évocation d'eurythmie qu'elle déroulait dans le plus parfait accord de la race et de la beauté. Mais quel délire quand, après le suave et classique *duo de Magali*, (Mlle Marignan et M. Leprestre), l'exquise Mireille, dépouillant // 337 // ses atours *franchimands*, redevenant *Mirèio*, s'avança pour entonner de sa voix pure, sans musique, l'air populaire provençal:

O Magali, ma tant amado...

L'immense foule se tournait vers le Poète. Chef moral d'une race communiant avec lui dans le Verbe qu'il lui a sauvé de la mort, à cette heure, Mistral connut la gloire suprême; ni Lamartine, ni Hugo, n'auront vu saluer leur génie par d'aussi pures acclamations. Ni l'un ni l'autre ne fut au même degré que celui-ci le défenseur patient et passionné de la dignité, des droits, de tous les intérêts de sa patrie natale. — *Onorate l'altissimo poeta!*

Comme à l'Opéra-Comique, l'acte du Rhône fut supprimé de la *Mireille* d'Arles; mais le dénouement réel et logique, la mort de Mireille aux Saintes-Maries, restitua ici toute sa poésie touchante à l'ouvrage. Les cloches de la Major, l'église voisine, sonnaient pour l'Angélus, au moment où l'amoureuse de Vincent se recommandait aux Saintes, — cependant que les hirondelles tournoyaient dans le couchant, au-dessus de cet immense populaire muet qui haletait d'émotion à la mort de Mireille...

Le triomphe de Mistral aux Arènes avait affirmé la popularité du poète dans son milieu naturel. Une nouvelle manifestation, d'un caractère plus pittoresque encore, devait démontrer la sympathie arlésienne acquise à l'œuvre sociale qu'il poursuit depuis quarante ans «avec ses frères les Félibres.»

L'incomparable journée du 21 mai restera consacrée par l'inauguration du *Museon arlaten* et par les Jeux Floraux du quatrième Septennaire félibréen. Du musée d'Ethnographie provençale institué par

Mistral et quelques patriotes éclairés, (1) dans la ville illustre et déchue où bat le cœur de la pure Provence, préférablement à tout autre centre plus populeux, disons seulement qu'il s'annonce comme un modèle. On y trouve une reconstitution complète de la vie traditionnelle en Provence, dans une suite de salles où alternent les scènes rurales et citadines, figurées au naturel, à l'aide des type de la race, des costumes, des meubles et de tous les objets familiers. La cuisine provençale, avec tout le clavier des ustensiles de faïence, de cuivre et d'étain; la chambre arlésienne de la *jacudo* (l'accouchée) aux visiteuses parées, aux vitrines riches d'atours précieux des deux derniers siècles; la restitution des harnachements des chevaux, des mulets, pour le travail et les fêtes; la collection des son- // 338 // -naïlles [sonnaïlles] de troupeaux, des amulettes et objets de dévotion; la galerie photographique de tous les monuments de la vallée du Rhône, désignés sous leurs vrais noms topiques, et dûment commentés, etc..., autant de tableaux uniques et vivants qui font déjà du *Museon arlaten* le complément de la restauration linguistique et de l'apostolat filial des Félibres.

La Provence commence à reconnaître l'œuvre accomplie mystérieusement par ces patients patriotes. Plus ou moins dédaigneuse jadis, elle s'associe désormais unanimement à leurs fêtes. Toutes les classes y participent, nous l'avons vu dimanche. Quel contraste, — pour les plus anciens des nôtres — entre le timide premier «congrès des troubadours» de 1852, lors d'un semblable concours agricole, et la fête vraiment nationale d'où nous sortons!

Pourtant, et à dessein, tout n'y fut pas populaire. Le banquet de Sainte-Estelle, agapes annuelles des initiés de la Cause, avait été, cette fois, soigneusement défendu contre les étrangers, les indifférents, l'inutile reportage boulevardier. Aussi évoqua-t-il, plutôt qu'un joyeux festin de poètes, la grave célébration d'un mystère. Le Cloître de Saint-Trophime, ce prestigieux, ce nostalgique témoin des fastes de la basilique d'Arles, avait été choisi pour encadrer les rites de la solennité félibréenne. La majesté du lieu se refléta sur l'assemblée. Par un surprenant concours, tous les dignitaires du Félibrige et la plupart de ses notables, *li cepoun emai li priéu*, se trouvaient réunis à l'entour de la Coupe sainte; mais le mystère singulier de ce *convito* sans pareil était fait d'une extraordinaire présence de femmes.

C'est la fête des Félibresses. Une nouvelle reine doit être proclamée en ce jour pour sept ans. Le poète-lauréat du nouveau septennaire est une femme, jeune muse déjà célèbre, notre sœur prophétique des Pyrénées lointaines, Philadelphie de Gerde, (M^{me} G. Réquier); aussi les trois premières reines des Félibres sont-elles accourues pour l'assister dans le choix de la souveraine de demain. Quel groupe harmonieux à la table d'honneur, toute fleurie, dans la galerie gothique du Cloître! C'est la reine des sept ans écoulés, la Reine *Mijo* (Mme Joachim Gasquet), qui préside

(1) Avec Mistral, le comité du *Museon* est composé de MM. le docteur Marignan directeur, docteur Jean Bayol, conseiller général des Bouches-du-Rhône, Honoré Dauphin, Eyssette, Ferigoule, statuaire, et Paul Mariéton, chancelier du Félibrige.

entre les deux Capouliés, brune beauté, grave, accomplie, l'Arlésienne de majesté. En face, la Pyrénéenne étrange, ardente, inspirée, sous le noir capulet des filles de Faidits. Autour d'elles, les Autorités, respectueuses, et nos deux premières souveraines: l'épouse du Maître (Mme Mistral), qui ceignit l'initiale couronne des Félibres, le lendemain de ses noces de gloire, aux Fêtes latines de Montpellier (1878), et la fille du Patriarche, de l'aïeul Roumanille (Mme Boissière), pâle Avignonnaise aux grands yeux sarrasins, si tôt ennuagés sous des voiles de veuve...

// 339 // Au dessert, selon la liturgie de Sainte-Estelle, Mistral lève la Coupe symbolique et entonne l'Hymne à la gloire de la race et à ses revendications. Toute l'assemblée debout, religieuse, accompagne le chant consacré. Et tour à tour les convives se passent le Graal de la fidélité et de ses espérances.

Nous avons entendu là toutes les voix d'une nation ressuscitée d'un long sommeil: un prêtre véhément, apostolique pour sa langue natale autant que pour sa foi; un professeur illustre, faisant s'incliner la gloire des grands troubadours d'autrefois qu'il enseigne, devant le génie d'un vivant, leur successeur, leur maître à tous; un chanteur paysan, savoureux comme un fruit de la glèbe; et la douce voix des félibresses alternant avec les accents lyriques, superbes, tumultueux des orateurs. Enfin, aux sons de la cloche des vêpres, nous avons écouté, recueillis, scandée par le poète lui-même, l'ineffable légende de la jeune fille de Saint-Trophime ravie en songe par les saints de pierre du Porche, et assistant à leur communion, de la main du Christ, aux Alyscamps...

Mais nous sommes transportés devant un peuple immense, dans les ruines du Théâtre antique, sur une estrade dressée aux pieds des deux colonnes fameuses, pour la tenue des Jeux Floraux.

«— Peuple provençal, harangue le Chancelier, voici revenus, après sept ans, les grands Jeux Floraux de tes Félibres. La Reine des sept ans écoulés va te lire son discours d'adieu. Le Capoulié va t'expliquer le musée national qui t'a été offert en ce jour. Il va proclamer le poète-lauréat de la langue d'Oc qui, à son tour, désignera la nouvelle Reine. — Salut à la courtoise cité d'Arles, Arles la grande, Arles des belles filles!»

Fièrement, la reine *Mijo* fit ses adieux à la couronne. Grave comme un roi mage, le Capoulié Félix Gras lut son discours au peuple. Philadelphie la Pyrénéenne, par lui proclamée lauréate, ceignit le diadème de poésie, puis, s'avançant vers une belle jeune fille blonde, radieuse et rougissante sous son vêtement clair d'Arlésienne, elle lui remit la cigale d'or avec un baiser sur le front.

Mlle Marie Thérèse de Chevigné devenait pour sept ans Reine du Félibrige. La foule frémissante éclatait en bravos éperdus. Mistral prit le bras de la jeune reine et la présenta au peuple. Celle-ci, d'une voix forte, avec une autorité singulière, lut son discours d'avènement. Puis, les Jeux Floraux ouverts, elle gagna lentement son trône, aux pieds de la lyre

LA REVUE FÉLIBRÉENNE, 1898–1899, pp. 334–339.

sublime que les deux colonnes corinthiennes, dernières survivantes du *proscenium*, semblaient ériger sur le ciel.

LA REVUE FÉLIBRÉENNE, 1898–1899, pp. 334–339.

Journal Title: LA REVUE FÉLIBRÉENNE
Journal Subtitle: Publication littéraire, franco-provençale
Journal Provenance: Paris
Day of Week:
Calendar Date: 1898–1899
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: 14
Year: 14^e et 15^e ANNÉE
Pagination: 334 à 339
Title of Article: Les Fêtes d'Arles¹
Subtitle of Article: «Mireille» aux Arènes. LES GRANDS JEUX FLORAUX SEPTENNAUX DU FÉLIBRIGE (Mai 1899)
Signature: PAUL MARIÉTON.
Pseudonym:
Author: Paul Mariéton
Layout: Internal main text
Cross-reference:

(1) Le compte rendu qu'on va lire est tiré de la revue *Le Théâtre* (Paris, Manzi et Joyant, éditeurs), no du 15 juin 1899.